

LE DERNIER PARI DE VAN PROUGH

(Suite et fin.)

En quittant la Maison Commune, notre ami se mit en quête de ses deux partners, qu'il retrouva à la *taverne des Ermites*. Il leur raconta tout, l'opposition acharnée du bourgmestre, ses instances auprès de lui, et enfin l'autorisation arrachée à force d'éloquence. Car il l'avait convaincu, cet homme.

—Oui, mes amis, convaincu, leur dit-il. Je l'ai amené à moi, à tel point qu'il a promis de m'envoyer ce soir, pour maintenir le bon ordre, un piquet de sergents de ville...

Les deux Hollandais échangeaient un regard significatif.

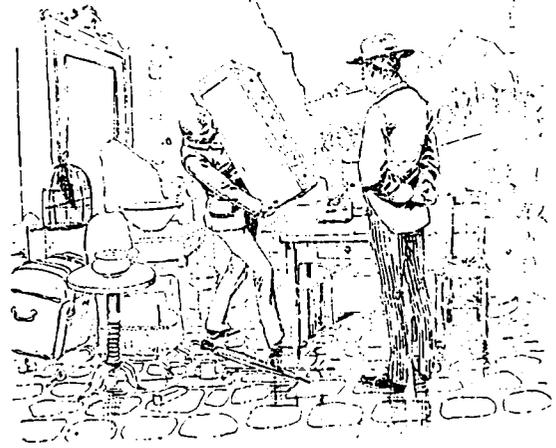
—Des sergents de ville? s'écrièrent-ils d'un air inquiet.

Van Prough leur demanda :

—Cela vous contrarie ?

—Du tout, du tout, au contraire.

—Maintenant, reprit Van Prough : je reconnais que vous avez fait un pari très difficile, et certes, ce n'est pas à moi, votre adversaire, à vous le faciliter. Pourtant, je veux être



bon prince, voici mes clés ; je ne veux pas que vous fracturiez mes serrures...

—Oh ! nous aurions agi avec une extrême discrétion, répondit Van den Garten, en prenant le trousseau de clés que lui tendait Van Prough. Mais enfin, puisque vous voulez bien nous faciliter notre tâche, nous n'aurons que plus vite fait. D'autant plus, ajouta le Hollandais, que cela n'a aucune importance.

—Alors, mes amis, c'est entendu, à ce soir, huit heures.

—A ce soir, et soyez sûr que ce n'est pas nous qui vous ferons attendre.

IV

Le soir même, dès six heures, une foule compacte encombra la rue Royale, aux environs de l'habitation du célèbre Van Prough. Tout le monde avait appris la nouvelle du pari et la badauderie bruxelloise voulait savoir qui le gagnerait. Les curieux s'étaient massés devant la porte cochère, dans un entassement de gens écrasés. Certains d'entre eux avaient même apporté leur diner dans un panier, pour rester à leur poste jusqu'à la fin du déménagement. Les sergents de ville durent dégager les abords de la maison et faire de la place, afin de faciliter la sortie des gros meubles.

Au milieu du cercle, dans l'emplacement resté libre, Van Prough, entouré de quelques amis, circulait, les mains derrière le dos, balançant sa canne, avec un petit haussement d'épaules, tout plein de pitié pour ses malheureux partners, qui ne pouvaient manquer de perdre leur gageure. Car, en somme, leur pari était impossible à gagner, se disait Van Prough, et quand, pour l'amener à revenir sur la parole donnée, on lui représentait que les deux Hollandais avaient parié inconsidérément, à la légère, il répondait :

—Que voulez-vous que j'y fasse ? Ce n'est pas moi qui suis allé chercher ces Messieurs. Ils ont voulu parier. Ils ont insisté. Je laisse courir les choses.

Tout à coup, une rumeur de curiosité courut dans l'assistance. Les gens cherchèrent à se rapprocher encore, poussés les uns par les autres, comme les vagues d'une mer agitée. Van den Garten et son ami Pankouk venaient d'arriver. Ils serrèrent cordialement la main de Van Prough qui les accueillit le plus aimablement du monde.

—Eh bien, Messieurs, si vous voulez commencer ? leur dit-il, après un échange de paroles courtoises, vous voyez... Nous vous attendions...

—Eh bien ! à l'œuvre ! dirent les deux amis, en se consultant d'un air énigmatique et mystérieux.

Ils montèrent.

Seul, Van Prough attendit, avec un rire plein d'assurance sur le résultat de l'entreprise.

Et comme un ami venait à lui.

—Regardez bien le coup de théâtre ! lui dit-il. A la première alerte ma femme ou ma bonne ouvrira la fenêtre et poussera des cris de paon...

L'impatience le gagna bientôt. Un moment s'était à peine écoulé que ne voyant personne descendre, Van Prough s'écria :

—Eh bien, que font-ils donc ? Est-ce qu'ils se seraient endormis ?

Brusquement une rumeur le retourner.

—Qu'y a-t-il ? dit Van Prough.

C'était le buffet de cuisine que Pankouk descendait avec un cahotement de ferrailles et un bruit d'ustensiles ballottés.

En l'apercevant, notre homme resta stupéfait. Il ne parvenait pas à comprendre comment on avait pu, sans donner l'éveil, enlever ce meuble de l'appartement.

—Ah ! ça, où est donc la cuisinière ? pensait-il avec dépit. Si elle est sortie, elle aura demain de mes nouvelles...

Mais autour de lui, les gens commençaient à rire narquoisement, déjà gagnés à la cause des Hollandais. Van Prough les laissait faire. Qu'était-ce, selon lui, qu'un buffet de cuisine, au milieu d'un mobilier aussi considérable que le sien ? Ce qu'il attendait avec curiosité, c'étaient les grosses pièces, les lits, les bibliothèques, les horloges, et ces mille bibelots, ces objets d'amateur qui tapissaient les murs de son cabinet. Ah ! par exemple, si les deux Hollandais parvenaient à descendre cela sans éveiller l'attention de la maîtresse de maison, ils seraient forts.

Car pour être chez elle, Mme Van Prough y étaient sûrement, Van Prough l'ayant vue, ainsi que la cuisinière avant de descendre.

Après le buffet de cuisine, on vit arriver les sièges, des fauteuils à donner à rempailler, des caisses, des malles, des objets sans valeur, tout ce fouillis de choses, qui sortent on ne sait d'où et qui font d'ordinaire le désespoir des déménageurs. Mais Pankouk, lui, ne disait rien. Seulement, à l'arrivée de chaque meuble, un murmure d'hilarité courait dans la foule. Les badauds devenaient anxieux. Van Prough essayait toujours de faire bonne contenance, quoique, intérieurement, il se dépitait et se morfondit ; et puis, sa vanité souffrait à la vue de mobilier piteux qu'on étalait sur la place, devant des étrangers.

—Oh ! là là, quelles chaises trouées ! s'écriait-on en étouffant un rire malicieux.

—Sapristi ! c'est vrai, pensait Van Prough, j'aurais bien pu les faire rempailler !

Tout à coup, une grosse pièce arriva : c'était un lit qui avait été démonté pièce par pièce. Tout le monde se regarda. Van Prough lui-même croyait rêver.

—Comment ! on a démonté un lit, sans que personne ne s'en doute ? Ah ! ça, ma femme s'est donc endormie ?

Et cette pensée qui lui fit passer dans le dos un frisson de crainte, le rassura tout aussitôt.

—Elle a dû s'endormir sur un meuble, se dit-il. En voilà toujours un qu'ils n'auront pas !

Le déménagement continuait. Chose bizarre et qui commençait à intriquer fort Van Prough : Pankouk faisait seul les voyages.

—C'est qu'alors, se dit-il, M. Van den Garten doit démonter les pièces.

Quoi qu'il en soit, il tremblait déjà, secoué par une sorte de peur nerveuse. Allait-il perdre son pari ! Mais non. Ce n'était pas possible. Et cependant les meubles arrivaient les uns après les autres. C'était à présent la salle à manger. A chaque nouvelle pièce, il sentait s'élever une espérance. En allant et venant devant la pile des meubles déjà descendus, il répétait :

—Mais que fait donc ma femme ? Mais où est donc la cuisinière ?

Après la table, il ne vit plus rien descendre. Il s'épongea le front avec une sorte de satisfaction et se frotta les mains.

Il respirait enfin.

—Ah ! Ah ! cette fois, vous êtes pris, mes amis, se dit-il. Et les deux autres lits ? et les bahuts et les armoires ? et les consoles ? Ah ! ils croyaient que c'était facile de soutenir un pari avec moi !

L'attente se prolongeait. Dans la foule, on trépidait.

—Eh bien, est-ce qu'ils y renoncent ? lui demandèrent quelques amis.

—Donnez-leur le temps de respirer ! répondit Van Prough avec ironie.

—Si vous alliez un peu voir ?

Van Prough reçut ce conseil comme une injure, d'un air dédaigneux. Il se plissa les lèvres, et dit en regardant à peine celui qui venait de lui adresser la parole :

—Allez voir ?... pourquoi faire ?

—Enfin... on ne sait pas... pour aller voir ce qui se passe là haut entre votre femme, votre cuisinière et ces deux individus ?... Vous savez que les Hollandais sont entreprenants.

A cet idée, Van Prough se redressa



vivement :

—Vous dites ?

—Je dis qu'ils sont entreprenants.

—Oh ! fit Van Prough... je suis sûr de ma femme. Quant à ma cuisinière...

Un haussement d'épaules acheva sa pensée.

—C'est égal, dit un autre, vous devriez aller voir...

—Bah ! répliqua Van Prough qui reprit tout aussitôt son assurance,